

par Alain
DÉCOPPET,

*diacre au service de la
Mission Évangélique
Braille,
Vevey (Suisse)*

Une méthode pour comprendre la Bible ?

L'Analyse rhétorique de Roland Meynet

Présentation

La lecture de l'article de Brian Tidiman, « La structure en chiasme et le livre d'Ezéchiel »¹, a ouvert dans mon travail biblique des voies nouvelles qui m'ont conduit à Roland Meynet. J'y ai trouvé non seulement un commentateur de la Bible, mais aussi un théoricien qui avait élaboré une méthode d'analyse des textes bibliques qui me semblait et me semble encore sonner juste. Je m'y suis initié et la mets en pratique quasiment chaque fois que j'ai une prédication ou une étude biblique à préparer. C'est devenu pour moi un instrument de travail précieux qui m'aide à découvrir les trésors des textes bibliques et à les partager avec ceux auprès de qui je suis appelé à servir.

1. Roland Meynet

Membre de la Compagnie de Jésus, maître en lettres arabes et docteur ès lettres (linguistique) Roland Meynet est, depuis 1992, professeur de théologie biblique à la Grégorienne, à Rome. Il s'est fait connaître des spécialistes comme d'un public plus large par des articles et des ouvrages consacrés à la rhétorique biblique. Le plus fondamental, où il expose sa

¹ Cf. *Hokhma*, n° 28, 1985, pp. 48-67.

méthode, est : *L'Analyse rhétorique – une nouvelle méthode pour comprendre la Bible*². Son commentaire sur l'évangile de Luc³ est destiné à prouver ou à éprouver la valeur de cette méthode. Ces deux ouvrages sont en fait une reprise de sa thèse de Doctorat d'Etat défendue à Aix-en-Provence, en 1986. En 1994, il a publié, avec Pietro Bovati, un commentaire du même type sur Amos⁴. Il a reçu, en 2006, le grand prix de Philosophie de l'Académie française pour L'évangile de Luc (Lethielleux, 2005).

2. Que faut-il entendre par « analyse rhétorique » ?

Cette appellation peut recouvrir plusieurs sens. Roland Meynet distingue nettement sa méthode de celle apparue au début des années soixante-dix dans les pays anglo-saxons et qui cherche à expliquer le texte biblique (essentiellement les épîtres) en leur appliquant les canons de la rhétorique gréco-romaine, tels qu'on les trouve présentés dans les ouvrages d'Aristote, Cicéron, Quintilien, etc. Pour lui, les écrits bibliques sont étrangers à la rhétorique gréco-latine. C'est d'ailleurs l'un des présupposés de la méthode⁵. Ils sont composés selon les règles d'une rhétorique très différente et qu'on trouve dans la littérature sémitique. Même des écrits du Nouveau Testament, comme ceux de Luc et Paul qu'on présente parfois comme plus hellénistiques, sont davantage marqués par la rhétorique sémitique que gréco-latine⁶. C'est sans doute pour se démarquer de l'approche gréco-romaine que Roland Meynet, délaissant l'appellation « analyse rhétorique », s'est

² Paris, Cerf, 1989 – épuisé, cet ouvrage a été remplacé par Roland Meynet, *Traité de rhétorique biblique*, Paris, Lethielleux, 2007, dont nous n'avons pas pu tenir compte pour la rédaction de cet article.

³ Paris, Cerf, 1988. – épuisé, cet ouvrage a été remplacé par Roland Meynet, *L'Evangile de Luc*, Paris, Lethielleux, 2005.

⁴ Pietro Bovati, Roland Meynet, *Le livre du prophète Amos*, Paris, Cerf, 1994.

⁵ *Ibid.*, p. 445.

⁶ Roland Meynet : « Composition et genre littéraire de la première section de l'épître aux Galates », dans collectif dir. par Jacques Schlosser, *Paul de Tarse*, LecDiv N° 165, Paris, Cerf, 1996, pp. 51-52. Voir aussi Roland Meynet, *Lire la Bible*, Collection Domino, Paris, Flammarion, 1996, pp. 69-70.

mis à parler de « rhétorique biblique », dans son commentaire sur Amos, puis, plus récemment, de « rhétorique sémitique »⁷.

Quelle est la différence entre les rhétoriques gréco-romaine et sémitique ?

Le lecteur de la Bible qui utilise une traduction littérale ne manquera pas d'être frappé par l'abondance des « et » reliant les phrases les unes avec les autres. Dans les textes originaux, elles sont juxtaposées sans qu'il y ait entre elles de lien logique plus précis que *waw* ou *kai* (« et ») ; les linguistes parlent de « parataxe ». Les traductions françaises ont atténué ce phénomène surtout dans l'Ancien Testament en rendant, selon les cas, le « et » du texte original par « mais », « cependant », « or », « alors », « parce que », « afin que », etc. Il est tout à fait significatif que selon les statistiques de *BibleWorks* (une Bible informatique), il y ait 50 520 *waw* dans le texte massorétique de l'Ancien Testament, et 9 018 *kai* dans le Nouveau Testament grec, soit un total de 60 538 « et » pour l'ensemble de la Bible. La traduction Darby, réputée littérale, a 55 847 occurrences du « et », alors que la traduction Segond 1910, pourtant encore assez littérale, n'en compte que 32 006 ; une traduction plus récente comme celle de Maredsous, d'après le logiciel *FINDIT*, n'en comptabilise que 19 052, avec les livres deutérocanoniques !

Derrière la parataxe, il y a une manière sémite de penser et d'organiser le discours, différente de celle issue de la culture gréco-latine. Georges Pidoux, à la suite de Pedersen, nous aide à cerner plus précisément ce qui sépare ces deux manières de penser et d'argumenter :

« L'Israélite ne raisonne pas par le moyen de conclusions et de progrès logique. Son argumentation consiste à montrer qu'une affirmation s'associe à une autre, qu'elle fait partie de son tout. ' Aussi les relations causales, qui forment la base de nos raisonnements n'ont-elles pas la même importance pour la Bible. Qu'elles soient causales ou temporelles,

⁷ R. Meynet, L. Pouzet, N. Farouki, A. Sinno, *Rhétorique sémitique – Textes de la Bible et de la Tradition musulmane*, collection Patrimoine, Paris, Lethielleux, 1998.

les particules hébraïques que, faute de mieux, nous sommes obligés de traduire par : par conséquent, car, alors que, tandis que, expriment moins la cause ou le temps que l'union de deux phrases entre elles. La pensée hébraïque ne distingue pas entre les différentes manières de réunir des phrases, entre des liaisons temporelles ou causales. Le processus de la pensée des Hébreux consiste à former des tous autour de certains centres. Puis on bâtit les phrases et les relie entre elles en les disposant comme des parties premières et secondaires d'un tout. »⁸

R. Meynet lui fait écho avec une formule qui comme telle doit être nuancée, mais qui n'en demeure pas moins foncièrement vraie : « Le grec démontre, le juif montre ». Et il ajoute : « Le grec veut convaincre en imposant un raisonnement imparable, le juif indique un chemin que le lecteur peut emprunter s'il désire comprendre »⁹.

Avant d'aller plus loin, il convient encore de préciser la place de l'analyse rhétorique par rapport à la rhétorique, au sens général, et à l'exégèse :

Georges Mounin distingue, dans la rhétorique classique, cinq éléments qui correspondent aux cinq étapes de l'élaboration d'un discours :

- l'*inventio* : les idées et les arguments qu'on va présenter ;
- la *dispositio* : l'organisation des matériaux rassemblés lors de l'*inventio*, selon l'ordre le plus adéquat ;

⁸ Georges Pidoux, *L'homme dans l'Ancien Testament*, Cahier Théologique N° 32, p. 46, Neuchâtel/Paris, Delachaux & Niestlé, 1953. Les deux citations sont tirées de J. Pedersen, *Israël. Its Life and Culture*, T I, London, Oxford University Press/Copenhagen, Povl Branner, 1946, pp. 115, 119-120. G. Pidoux, avec d'autres, considère cet ouvrage de Pedersen, dont la première édition remonte à 1926, comme ayant amené une révolution copernicienne dans les études vétértestamentaires. Jusque-là, les textes sacrés d'Israël étaient trop souvent « traités comme s'ils venaient de milieux formés à la culture classique » (G. Pidoux, *op. cit.*, p. 5). Sur cette question de la « parataxe », cf. R. Meynet, *Lire la Bible*, *op. cit.*, pp. 81ss.

⁹ R. Meynet, *Lire la Bible*, *op. cit.*, p. 80.

- l'*elocutio* : la forme du discours, le genre littéraire et les figures servant à l'orner ;
- la *memoria* : la mémorisation des textes avec les moyens mnémotechniques qui y aideront ;
- la *pronunciatio* : les effets de voix qui donneront au discours toute sa force de persuasion¹⁰.

De ces cinq éléments, l'analyse rhétorique ne concerne que la *dispositio*. Elle s'intéresse essentiellement à l'ordre dans lequel sont placés les éléments du discours et à la signification qui en découle.

Par rapport au travail exégétique, R. Meynet précise bien que l'analyse rhétorique n'en est qu'une étape parmi d'autres, au même titre que la critique textuelle, l'analyse lexicographique ou grammaticale, etc.¹¹ Son apport majeur et spécifique est d'« apprendre à reconnaître les unités textuelles qui doivent être lues ensemble, parce que leur assemblage n'est pas le fruit du hasard, mais d'une intention – consciente ou inconsciente, peu importe – de leurs auteurs. Autrement dit, elle donne des critères véritablement scientifiques pour déterminer le contexte des unités littéraires aux différents niveaux de l'organisation du texte »¹². Dans ce sens, elle est l'une des opérations de l'exégèse, mais ne dispense pas de replacer le texte dans son contexte « géographique, historique, social, littéraire et religieux »¹³.

Comme toute méthode, l'analyse rhétorique a ses présupposés. Plus haut j'ai déjà mentionné la conviction que les textes bibliques sont régis par une rhétorique sémitique et non gréco-romaine. Deux autres présupposés sont indiqués à la fin du commentaire sur Amos :

Le premier est que les « textes bibliques, malgré les incidents de leur transmission manuscrite, ... ont été composés avec grand soin »¹⁴.

¹⁰ Article « Rhétorique », dans *Encyclopaedia Universalis*.

¹¹ R. Meynet, *Rhétorique sémitique*, op. cit., p. 105. R. Meynet, *Lire la Bible*, op. cit., p. 101.

¹² R. Meynet, *Lire la Bible*, op. cit., pp. 105-106.

¹³ *Ibid.*, p. 101.

¹⁴ R. Meynet, *Le livre du prophète Amos*, op. cit., p. 445.

Meynet ne nie pas que certains textes puissent être composés d'unités littéraires autrefois isolées, mais il s'intéresse à l'œuvre dans son état final. Il illustre cela par l'exemple de l'église Ara Coeli à Rome. Savoir qu'elle a été construite en réutilisant d'anciennes colonnes romaines est certes intéressant, mais l'essentiel est d'admirer l'œuvre achevée de l'architecte du XIII^e siècle¹⁵. Les écrivains bibliques ne sont donc pas de simples compilateurs, mais de véritables auteurs, des créateurs.

Le dernier présupposé, qui découle en fait du précédent, est que « la forme du texte, sa *dispositio*, est la porte principale qui ouvre l'accès au sens. Non pas que la composition fournisse directement et automatiquement la signification. Cependant, quand l'analyse formelle permet d'opérer une division raisonnée du texte, de définir de manière plus objective son contexte, de mettre en évidence l'organisation de l'œuvre aux divers niveaux de son architecture, se trouvent ainsi réunies les conditions qui permettent d'entreprendre, sur des bases moins subjectives et fragmentaires, le travail d'interprétation »¹⁶. L'apport majeur de l'analyse rhétorique est donc de fournir un instrument de travail permettant de repérer les *marques de composition* qui servent à délimiter les différentes parties d'un texte, d'établir les rapports qu'elles ont entre elles et de les hiérarchiser, et cela depuis la plus petite unité de base jusqu'au livre tout entier. Rappelons que les textes bibliques originaux n'ayant pratiquement pas de titres de chapitres ou de paragraphes, ce sont des éléments linguistiques qui servent de marques de composition.

3. Historique de la méthode

Dans la première partie de son ouvrage de référence, *L'Analyse rhétorique – une nouvelle méthode pour comprendre la Bible* (pp. 23-173), R. Meynet donne un historique fort intéressant de sa méthode. Il présente et cite abondamment ses devanciers et nous permet ainsi d'accéder à des

¹⁵ R. Meynet, *Lire la Bible*, op. cit., p. 85.

¹⁶ R. Meynet, *Le livre du prophète Amos*, op. cit., p. 445.

textes importants, qui sont parfois introuvables aujourd'hui, même dans des bibliothèques spécialisées.

Il trouve les précurseurs de l'analyse rhétorique au XVIII^e siècle. En 1753, Robert **Lowth** publie à Oxford ses trente-quatre *Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux*. Dans ses dissertations, il est le premier à avoir disposé la poésie hébraïque en vers et à avoir ainsi mis en évidence le parallélisme de ces vers. Par parallélisme, il faut entendre qu'une idée énoncée dans un vers, est dite à nouveau au vers suivant, en d'autres termes, mais avec la même signification. Il donne comme exemple :

« Lorsqu'Israël	sortit	d'Egypte,
Et la maison de Jacob		du milieu d'un peuple barbare,
Juda	était	le domaine du Seigneur,
Et Israël		son empire. »

(Ps 114,1-4)

Dans la majorité des cas, le second vers dit la même chose que le premier, mais il arrive parfois qu'il énonce, d'une façon tout à fait parallèle, une idée contraire :

« Les blessures	de l'ami	sont	fidèles,
Mais les baisers	de l'ennemi	sont	trompeurs. »

(Pr 27,6)

Les *leçons* de Lowth ont connu une grande diffusion, et aujourd'hui tous les exégètes en tiennent compte pour leur étude de la poésie hébraïque. Mais beaucoup se sont arrêtés là.

Le pas suivant dans la découverte des lois de l'analyse rhétorique a été franchi en 1820 par John **Jebb**. Reprenant les travaux de Lowth et faisant la synthèse avec un phénomène déjà signalé en 1742 par le bibliste allemand Jean-Albert Bengel, il met en évidence l'existence de strophes « construites de telle manière que, quel que soit le nombre de leurs lignes, la première

est parallèle à la dernière, la seconde à l'avant-dernière, et ainsi de suite, dans un ordre qui converge vers l'intérieur... »¹⁷. Il donne comme exemple Ez 1,27 :

« Puis je vis comme le scintillement du vermeil
comme la vision d'un feu qui formait une enveloppe tout autour,
à partir de ce qui paraissait être ses reins jusqu'en haut,
à partir de ce qui paraissait être ses reins jusqu'en bas,
comme la vision d'un feu,
elle produisait une clarté tout autour. »

On remarque facilement le parallélisme entre l'idée de lumière aux vers 1 et 6 et celle de la « vision du feu » aux vers 2 et 5 ; les vers 3 et 4 sont à l'évidence parallèles.

Jebb appliquera sa découverte au Nouveau Testament et montrera qu'on y trouve des strophes organisées d'une manière parallèle ou concentrique.

En 1824, Thomas **Boys** publie sa *Tactica sacra* qui marque une nouvelle étape dans la compréhension de la rhétorique biblique : il démontre l'existence d'une organisation parallèle ou concentrique au niveau de chapitres entiers et même d'épîtres entières, comme 1 et 2 Thessaloniens, 1 Pierre ou Philémon. C'est le premier à avoir utilisé des lettres A, B, C, A', B', C', pour aider le lecteur à repérer les structures parallèles et A, B, C, D, C', B', A', pour les constructions concentriques.

Au XX^e siècle, R. Meynet consacre aussi une place significative à Nils W. Lund. Son mérite est d'avoir synthétisé les travaux de ses devanciers et proposé sept lois pour l'interprétation des structures concentriques. La plus importante de ces lois, déjà comprise par Jebb et Boys, considère que

¹⁷ Cité par R. Meynet, *L'Analyse rhétorique*, op. cit., p. 56.

la partie centrale est souvent la clé permettant de comprendre le sens de la construction littéraire¹⁸.

4. Apport de Roland Meynet

Sa formation linguistique et sa bonne connaissance de la littérature arabe ont permis à Roland Meynet d'apporter quelques pierres intéressantes pour affiner la théorie et la pratique de l'analyse rhétorique.

Dans la seconde partie de *L'Analyse rhétorique – une nouvelle méthode pour comprendre la Bible* (pp. 175-307), R. Meynet présente un exposé systématique de sa méthode. Ce n'est pas le moindre de ses mérites que d'avoir présenté une théorie complète et cohérente de l'analyse rhétorique, illustrée de nombreux exemples.

Comme on l'a vu plus haut, cette méthode repose sur la mise en évidence de structures permettant d'établir des rapports d'identité ou d'opposition entre des éléments parallèles. R. Meynet commence par dresser un inventaire des types de rapports pouvant exister entre éléments linguistiques. Il montre qu'il ne faut pas trouver des rapports d'identité ou d'opposition seulement au plan lexical (entre des synonymes ou antonymes), mais également au plan de la syntaxe, du rythme de la phrase et, pour des unités plus grandes, au plan des genres littéraires. Par exemple, la séquence de Luc 18,31–19,46 a la structure suivante :

prophétie

 récit

 récit

 PARABOLE

 récit

 récit

prophétie¹⁹

¹⁸ L'œuvre majeure de Lund, *Chiasmus in the New Testament: a study in formgeschichte*, Chapel Hill, 1942, a été réimprimée en 1992 sous le titre *Chiasmus in the New Testament: A Study in Form and Functions of Chiastic Structures*, Peabody (MA), Hendrickson.

¹⁹ R. Meynet, *Rhétorique sémitique*, op. cit., p. 85.

« L'analyse rhétorique, conclut R. Meynet, devra donc veiller à ne pas se limiter à l'un ou l'autre élément, par exemple les pronoms ou les verbes, mais à tenir compte de l'ensemble des éléments, afin de repérer ceux qui sont pertinents au niveau rhétorique, c'est-à-dire qui servent de marques dans la composition du texte. »²⁰

Ensuite R. Meynet passe en revue, d'une manière détaillée, les différents niveaux d'organisation du discours, en partant du plus élémentaire, le membre, pour aller au plus complexe, le livre, en passant par le segment, le morceau, la partie, le passage, la séquence, la section. Cette terminologie a certes un aspect arbitraire, mais elle a le mérite de permettre de hiérarchiser les différents niveaux de composition, puisqu'un segment comprend le plus souvent deux membres, mais peut aussi en avoir un ou trois ; un morceau est formé d'un à trois segments, etc. A l'échelon des macrostructures littéraires, les unités peuvent être formées d'un nombre plus élevé d'unités inférieures.

Le *membre* est la plus petite unité de l'organisation rhétorique. Il correspond plus ou moins à une proposition ou à un hémistich. R. Meynet ne le définit pas ainsi, mais le lecteur non initié aura ainsi une idée de ce qu'est un membre :

« Au commencement était la Parole » (Jn 1,1)

ou

« J'enverrai du feu dans Téman » (Am 1,12)

sont des membres.

Le *segment* est l'unité supérieure au membre. Il peut se composer de trois membres²¹, ou d'un seul, quand celui-ci n'a pas de parallèle à ce même niveau rhétorique, mais le segment typique est bimembre :

²⁰ *Ibid.*, *Rhétorique sémitique*, p. 87.

²¹ Par exemple : « Car en pressant le lait, on extrait le beurre
et en pressant le nez, on extrait le sang
et en pressant la colère, on extrait la colère » (Pr 30,33).

Je veux louer	YHWH	dans toute ma vie
Je veux chanter	mon Dieu	dans toute ma durée

ou

Au commencement était le verbe

Et le Verbe était près de Dieu

Dans le premier de ces deux segments, les termes sont parallèles ; dans le second, ils sont inversés, en chiasme : on pourrait le récrire en le disposant ainsi :

Au commencement

était

le Verbe

et

le Verbe

était

près de Dieu

Bien sûr, la symétrie entre les membres n'est pas toujours aussi parfaite. Parfois, l'identité portera seulement sur les termes initiaux, médians ou finaux. R. Meynet passe en revue les différentes symétries possibles pour des segments bimembres à cinq, puis à six termes, voire davantage.

A ce niveau de son exposé, R. Meynet effectue une digression importante, fondamentale même, sur le parti à tirer de ces symétries pour l'interprétation des textes sémitiques en général, bibliques en particulier.

La fonction de la symétrie n'est pas seulement esthétique, mais aussi rhétorique. Elle « marque l'unité de deux membres, elle indique qu'ils forment un tout, elle en fixe les limites »²².

C'est important pour l'interprétation, car si, par leur symétrie, on constate que deux membres forment une unité, cela veut dire qu'ils ont entre eux un rapport de signification. « Lorsqu'une analyse formelle montre que deux unités textuelles sont en rapport, ou bien ces deux unités appa-

raissent très semblables ou bien elles semblent complètement différentes. Dans le premier cas, il faut chercher la différence, dans le deuxième cas, la ressemblance. Ceci est déjà vrai au niveau le plus élémentaire, celui du segment bimembre. Quand deux membres semblent dire la même chose... leur différence sera peut-être aussi significative que leur ressemblance. Au contraire, quand les membres sembleront être très différents, ou même totalement hétérogènes, leur ressemblance sera probablement plus significative que leur différence. »²³ « L'opposition n'est sensible et pertinente que sur fond d'identité »²⁴ et inversement, pourrait-on ajouter.

Illustrons cela par cette histoire rabbinique :

« Veux-tu savoir la différence entre la vengeance et la rancune ?

Ecoute :

Un jour, Yohanan veut emprunter la hache de Lévi.

Lévi refuse.

Le lendemain, Lévi veut emprunter la hache de Yohanan.

Yohanan refuse en disant : 'Puisque tu n'as pas voulu me prêter ta hache, je ne te prêterai pas la mienne non plus.'

Ça, c'est la vengeance.

Un jour, Yohanan veut emprunter la hache de Lévi.

Lévi refuse.

Le lendemain, Lévi veut emprunter la hache de Yohanan.

Yohanan la lui prête en disant : 'Vois, je ne suis pas comme toi qui as refusé de me prêter ta hache !'

Ça, c'est la rancune ! »

Sur fond d'identité, les réponses différentes de Yohanan à la demande de Lévi permettent de saisir la différence entre vengeance et rancune.

²³ R. Meynet, *Rhétorique sémitique*, op. cit., pp. 111-112.

²⁴ *Ibid.*, p. 87.

En fait « Tout texte est une énigme »²⁵. On comprend un segment bimembre un peu comme on résout une devinette : « Quelle est la différence (ou le point commun) entre... et... ? ». « L'énigme babylonienne, 'Il y a quatre sortes d'élèves : le tuyau, l'éponge, le filtre et le van', explique R. Meynet, ne sera déchiffrée que par celui qui aura trouvé à la fois les rapports d'identité et d'opposition entre les deux premiers, entre les deux derniers, entre les deux premiers et les deux derniers, et finalement entre les trois premiers et le dernier... »²⁶

R. Meynet applique cela au segment bimembre :

« Je hais les divisés
J'aime ta Loi » (Ps 119,113)

Si l'opposition entre les verbes *haïr/aimer* ne pose pas de problème, en revanche, la relation d'opposition est plus difficile à discerner entre *Loi/divisés*. Cela signifierait-il que la loi unifie les cœurs partagés, ceux qui ne sont pas entièrement pour Dieu ?²⁷

Dans le cadre de cet article, il n'est pas possible de passer en revue tous les niveaux d'organisation du texte ; ce serait redire ce que R. Meynet a déjà si bien dit. Le lecteur intéressé pourra se reporter aux ouvrages indiqués en notes dans cet article.

5. Une application de la méthode au Psaume 1

Pour conclure cette partie, je présenterai brièvement un essai d'analyse rhétorique appliquée au Psaume 1. J'en ai fait une traduction littérale destinée à mettre en évidence les rapports entre les diverses unités du texte.

²⁵ R. Meynet, *L'Analyse rhétorique*, op. cit., p. 208.

²⁶ *Ibid.*, pp. 208-209. Remarquons que nous trouvons une comparaison semblable avec à peu près les mêmes éléments « l'éponge, l'entonnoir, le filtre et le tamis » dans la Mishna, Pirqé Avot 5.15.

²⁷ *Ibid.*, pp. 207-208. R. Meynet est bien conscient que l'hébreu *sehapim*, rendu ici par *divisés* est un hapax dont le sens n'est pas certain, d'où l'emploi du conditionnel dans la question finale.

¹HEUREUX L'HOMME

qui ne marche pas	dans le conseil des <u>méchants</u>
et	dans le <u>chemin</u> des <u>pêcheurs</u>
	ne se <u>tient</u> pas
et	dans le siège des moqueurs
	ne s'assied pas.
² mais au contraire	dans la loi de <u>YHWH</u>
	[il a] son plaisir
et	dans sa loi
	médite jour et nuit

³Il devient comme un arbre planté sur les courants d'eaux
qui son fruit donne en sa saison
et son feuillage ne flétrit pas

et tout ce qu'il fait réussit
⁴ Rien de tel du <u>méchant</u>

mais au contraire : [il est] comme [de] la paille
que disperse le vent

⁵C'est pourquoi les méchants ne tiendront pas debout au jugement
et les pêcheurs dans l'assemblée des justes

⁶Car il connaît, YHWH, le chemin des justes,
mais le chemin des méchants mène à se perdre.

Le Psaume 1 a les dimensions d'une partie²⁸ ; celle-ci est composée de trois morceaux disposés de façon concentrique :

Le premier et le troisième morceaux (v. 1-2 et 5-6) se répondent. Ils mettent tous deux en opposition les chemins du juste et du méchant. J'ai souligné les termes qui se répondent d'un morceau à l'autre. Ces derniers ont une architecture semblable, étant composés chacun de deux segments. Le deuxième morceau (v. 3-4) occupe une place centrale.

²⁸ J'utiliserai ici la nomenclature de Roland Meynet.

Le *premier morceau* est formé de deux segments qui mettent en opposition le « conseil des méchants » et la « loi de YHWH »²⁹.

On notera, dans le premier segment (trimembre), le parallélisme entre les membres qui permet d'établir une relation d'identité entre les verbes *marche, tient et assied*. Mais en même temps, sur ce fond d'identité, on remarque une progression allant de la marche à l'installation dans un siège, en passant par la station debout. Commentant ce verset, Rachi dira du juste : « Du fait qu'il n'a pas marché [dans la mauvaise voie], il ne s'y est pas arrêté, et du fait qu'il ne s'y est pas arrêté, il ne s'y est pas installé (assis) »³⁰.

Le second segment, bimembre, explicite le fait que trouver son plaisir dans la Loi de YHWH, c'est la méditer constamment.

Le *troisième morceau* est composé de deux segments bimembres.

Le premier met en parallèle le « jugement » et l'« assemblée des justes ». Dans une assemblée de justes, le méchant se trouve comme jugé : ce qu'il est, s'y révèle comme ne « tenant » pas.

Dans le deuxième segment, également bimembre (v. 6), le « chemin des justes » est mis en opposition au « chemin des méchants ». Alors que le second conduit à « se perdre », au double sens de « s'égarer » et « subir un grave préjudice »³¹, le premier aboutit à son but. La raison : Dieu le « connaît », il en a le contrôle et va le faire arriver à son but : idée de réussite, d'achèvement.

Mis en rapport, ces deux segments bimembres font apparaître l'idée de réussite du juste et d'échec du méchant devant Dieu et les hommes.

Le *morceau central* est formé de trois segments disposés concentriquement. Le premier et le troisième segments sont symétriques : d'un

²⁹ *Loi et conseil* sont utilisés en parallèle dans Esd 10,3 ; Jr 18,18 et Ez 7,26.

³⁰ Cité in *TEHILIM – Les Psaumes*, vol. 1, collection « La Bible commentée », Paris, Colbo, 1990, p. 60 ; Rachi reprend ici une explication se trouvant déjà dans le Talmud (cf. TB A.Z. 18b).

³¹ Cf. article '*avad*' dans G. Johannes Botterweck et Helmer Ringgren, *Theological Dictionary of the Old Testament* (TDOT), vol. I, 19-23.

point de vue formel, les hommes dont ils parlent sont comparés (remarquez le « comme ») à un végétal ; le deuxième membre de chacun de ces segments commence par le même terme hébreu *acher* que j'ai traduit par « qui » et « que ». A ce rapport d'identité formelle se combine un rapport d'opposition pour le sens : le premier segment (trimembre) décrit la prospérité des justes en les comparant à un végétal vivant (l'arbre) et porteur de fruit ; le second segment (bimembre) parle de la ruine des méchants comparés à de la paille, un végétal mort et sec, qui non seulement ne portera pas de fruit, mais qui encore sera dispersé par le vent.

Au centre de ce morceau, un segment bimembre met en opposition la réussite des justes à l'échec des méchants. Il sert de pivot à la fois au morceau et au psaume tout entier.

En effet, si dans cette première moitié du psaume, il a été essentiellement parlé du juste, à partir du deuxième membre de ce segment, il est question essentiellement du méchant. D'autre part, le terme « réussir » établit un rapport avec *heureux* (v. 1) qui fait partie du même champ sémantique que lui³², et *perdre* (v. 6) qui est son antonyme.

On remarquera au plan de l'ensemble du psaume, l'opposition entre le juste qui est invité, dans le premier morceau, à ne pas se tenir dans l'assemblée des méchants, alors que, dans le troisième morceau, ce sont les méchants qui ne peuvent tenir dans l'« assemblée des justes ». Dans le texte hébreu, on trouve deux verbes différents, que j'ai tenté de distinguer en les rendant par « tenir » (v. 1) et « tenir debout » (v. 5). Cependant l'utilisation de « tenir » devrait aider le lecteur à découvrir un rapport d'identité en ces deux verbes³³.

Enfin remarquons que ce psaume nous fait suivre les chemins des justes ou des méchants, de leur point de départ (écouter la Loi de Dieu ou le conseil des méchants – premier morceau), à leur aboutissement (dernier morceau), en passant par leur présent (morceau central).

³² Cf. Article *tsalah* dans Willem A. VanGemeren, *New International Dictionary Of Old Testament Theology & Exegesis* (NIDOTTE) 3, pp. 804-805.

³³ *Hamad* et *qavam* sont utilisés en parallèle en Jb 8,24 et Na 1,6.

Conclusion

La méthode de l'*Analyse rhétorique* de Roland Meynet³⁴ est un instrument utile aussi bien à l'exégète qu'au prédicateur. Elle les aide à analyser le texte biblique et à trouver les rapports entre ses multiples éléments, en tenant compte de ses différents niveaux d'organisation. J'aimerais en souligner l'importance, car il ne s'agit pas de « faire des chiasmes au petit bonheur la chance » ou de décréter qu'il y a inclusion, simplement parce que deux phrases se ressemblent. Par sa méthode, R. Meynet – et c'est là son mérite – nous donne un instrument de travail pour analyser le texte biblique, qui permet de découvrir son organisation et son sens. C'est un travail patient qui va de l'examen du segment, à celui du morceau, de partie, etc. et qui exige certes de la rigueur, mais également beaucoup d'adresse, de savoir-faire et – je le dirais aussi – d'esprit de finesse. En cela l'analyse rhétorique est un art. Bien utilisée, elle permet d'interpréter la Bible par la Bible et d'en faire briller les différentes facettes. ■

³⁴ Pour de plus amples renseignements sur Roland Meynet et son Œuvre, il est possible de consulter le site www.unigre.it/rhetorica%20biblica/.